

succession, comme l'eau dans le tonneau des Danaïdes, leur sang aurait encore coulé en vain.

Je veux protéger la propriété, je veux stimuler autant que possible le travail et l'acquisition des richesses; mais comme la propriété ou la richesse ne sont pas la fin, mais un moyen, j'entends subordonner le moyen à la fin. Le fils héritera de son père opulent, oui ; mais ce sera à la charge d'instruire le fils du pauvre afin que celui-ci puisse entrer, avec une certaine chance en concurrence avec l'enfant du riche, se trouver avec lui sur le pied de quasi-égalité, car le fils du riche aura pour lui encore la richesse et une position sociale toute faite.

Faites cela, et du pauvre vous faites l'ami du riche, vous renforcez votre peuple en une masse homogène et compacte ; vous donnez ou préparez la solution du plus grand problème social qui ait occupé les publicistes et les hommes d'Etat de tous les temps. Faites cela, et alors vous pourrez, la main sur la conscience, parler d'égalité et de fraternité humaine, vous dire chrétiens et libéraux. Sinon, renoncez à ces deux titres, et quand vous élèverez les yeux au ciel ne dites pas *Notre Père*, car vous mentez à Dieu. N'entrez pas non plus dans vos temples, car l'Homme-Dieu que vous allez y adorer, s'il fut né au milieu de vous, vous l'auriez condamné à l'insécurité, au mépris, à la croix peut-être. Né dans une étable, élevé un humble atelier de charpentier, lui à qui vous élèvez aujourd'hui des temples, vous n'autisez pas en une bonne école à lui offrir. Et ce n'est pas là une vainne déclamation ; je ne fais qu'exposer dans le langage le plus simple un fait patent. S'il y a de l'étrangeté quelque part, elle n'est pas dans mes paroles, mais bien dans l'énorme et flagrante contradiction que je signale entre nos croyances et nos actes, entre nos institutions sociales, et nos doctrines religieuses et politiques.

Or, messieurs, sachons le bien, et sur ce point l'erreur ou l'obstination seraient funestes, sachons qu'une pareille contradiction entre les faits et les idées ne saurait subsister bien longtemps au sein des sociétés, sans entraîner des conséquences désastreuses. Ouvrant les yeux à la vérité, vous pouvez ménager au cours des idées un lit large et profond, par où viendront et se répandront de tous côtés la vie, l'activité et l'abondance ; ou, vous obstinant dans votre aveuglement, vous pouvez opposer des digues au torrent ; mais alors le flot populaire ne tardera pas à déborder, entraînant avec lui et digues et travailleurs, et semant de toutes parts la ruine, la désolation et la mort. On ce qui sera pis encore, vous réussirez à compri-mer, à détendre le ressort populaire, et alors le cas échéant, vous n'aurez qu'un peuple sans énergie à opposer aux attaques du dehors comme à celles du dedans. Ce n'est pas là de la fiction non plus, mais bien de l'histoire et de la plus authentique.

Voyez d'un autre côté, le gouvernement absolu de la Prusse ; entouré d'éléments beaucoup plus puissants que lui, il a senti qu'il devait augmenter la force de son peuple, et par là compenser sa faiblesse numérique : qu'à-t-il fait ? il a établi un système d'enseignement populaire que l'on cite, et qui seit de modèle dans tout le monde civilisé. Il est vrai que l'on a dû bientôt commencer à remplir des promesses d'émancipation politique, faites déjà depuis longtemps ; mais l'on devait s'y attendre, comme l'on doit prévoir de nouvelles exigences populaires auxquelles il faudra céder de même. C'est que le Maître d'école sait donner à un peuple une nouvelle vie, sans laquelle l'homme est un être incomplet, la vraie vie de l'humanité, la vie intellectuelle, qui lui révèle la connaissance de ses droits, comme les moyens de les faire valoir et de les exercer. Le maître d'école, c'est Prométhée ravissant au ciel un rayon de flamme divine pour en animer sa statue d'argile.

Et à propos de Prométhée, la comparaison que je viens de faire est peut-être de la plus exacte vérité. En effet, Eschyle dans une de ses pièces dramatiques, fait dire à Prométhée : " J'ai formé l'assemblée des lettres et fixé la mémoire, mère de la science et amie de la vie." Ainsi Prométhée aurait été ni plus ni moins que le premier maître du monde, et q'aurait été cette occasion que la poétique imagination des Grecs aurait enrichi la mythologie de la jolie fable que l'on sait. Prométhée ayant fait un homme d'argile, l'amina d'un feu qu'avait l'assistance d'Minerve, il sut dérober du ciel. Jupiter, irrité de ce vol audacieux, en enchaîna l'auteur sur le Mont Caucase, où un vautour lui déchira continuellement les entrailles. Ne pourrait-on pas ajouter que, par le supplice de Prométhée, l'on a voulu pédire ou signifier l'état de misère et d'abaissement auquel, dans la suite des siècles, et à la honte des sociétés humaines, l'esprit de monopole et de privilège devait vouer les instituteurs du peuple ?

Je conclus, Messieurs, et il ne me reste guère plus qu'à vous remercier de votre bienveillante attention pendant une lecture, dont plusieurs parties ont dû vous paraître bien arides. Si c'est ma faute, j'en demande pardon en faveur de l'importance du sujet. J'ai cru qu'en faisais fausse route à l'égard de l'éducation populaire, et sur un point aussi vital, j'ai pensé qu'il était de mon devoir, comme celui de chacun, au risque même de manquer d'intérêt, et de soulever quelques réclamations, de profiter de la première occasion favorable qui se présentait pour exposer mes vues et mes idées sur le sujet, consciencieusement et avec franchise. Suis-je dans la bonne voie ? Je n'ose pas l'affirmer, mais je le crois. Si je ne l'eusse pas cru, j'aurais gardé le silence ; car s'il y a souvent de la lâcheté à cacher sa pensée, c'est toujours un crime de la déguiser. Tous les maux, comme tous les biens de l'humanité, ne découlent-ils pas de bonnes ou de mauvaises idées jetées dans l'esprit humain ? Ainsi, recevez les idées que je viens de vous exprimer avec le doute du sage ; non ce doute qui paralyse l'intelligence, et la laisse engourdie dans le vague, mais ce doute qui provoque à la réflexion et à l'étude, et conduit à une conviction éclairée, conviction à soi, conviction forte, mais tolérante à la fois.

A propos, que mes jeunes auditeurs me permettent de leur donner un avis amical. Voulez-vous gagner l'estime des gens sensés, soyez tolérants en fait d'opinions. Il n'y a pas de plus sûr indice d'ignorance ou d'irréflexion, que l'intolérance d'opinion. Un vieux philosophe disait : " tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien." Et cela prouve qu'il savait beaucoup : car il savait, par expérience, combien il est difficile d'atteindre au fond du puits, où l'on sait que les ancêtres ont relégué la vérité. Tel croit y avoir pénétré, qui souvent n'en a pas touché les bords, illusionné qu'il est par le vain mirage d'une imagination échauffée. Cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas discuter avec vigueur, avec chaleur même ; mais qu'on le fasse toujours avec tolérance. Et la tolérance en ce cas, il ne faut pas s'y tromper, c'est le mot pour exprimer la charité chrétienne, qui est d'obligation partout.

Vous comprenez donc, Messieurs, que ce n'est pas du dogmatisme que je vous présente. Si quelques parties de cette lecture vous paraissent respirer une idéalité un peu fantastique, vous voudrez bien remarquer que je ne prétends pas que tout soit réalisable dans ce que je dis, comme le je dis, et dans le temps où je le dis. L'on pourrait me taxer d'extravagance, si je prétendais que l'état social auquel j'aspire, fut susceptible d'une réalisation immédiate et complète. L'écrivain qui n'a pas, ou n'entend pas se borner à la considération des hommes et des choses du moment présent, dont la position, les rapports sont variables, et varient de fait avec le temps, — l'écrivain dont l'œuvre n'est pas celle de l'homme

d'état, mais seulement de préparer le monde à recevoir les améliorations ou les réformes, à mesure qu'elles deviennent nécessaires et possibles, est souvent obligé de se placer en dehors du monde actuel, pour considérer la vérité dans son sens abstrait, dans sa perfection idéale, selon qu'il la conçoit, car sur ce point il peut se tromper ; il peut mal voir, mais il voit. Il dit aux hommes : voilà le vrai, voilà le but que vous devez vous forcer d'atteindre, dussiez-vous ne jamais y arriver. Vous rencontrerez de la part des hommes, des institutions, des intérêts existants, des obstacles plus ou moins formidables : surmontez-les si vous en la force ; évitez-les si vous ne pouvez faire mieux ; mais n'allez pas vous heurter contre eux s'ils sont insurmontables et inévitables. Attendez dans ces deux cas ; le temps est un maître, ou plutôt un grand serviteur. Mais il y a donc deux vérités ? une vérité idéale, et une vérité pratique. Il y en a même une troisième, Messieurs, par rapport à nous, la vérité absolue, pure, infinie, enfin Dieu lui-même, dont la vérité idéale est le terrestre reflet, comme la vérité pratique est la réalisation sociale de la seconde, autant au moins que la vie réelle peut s'y prêter. Ainsi pour le sujet qui vient de nous occuper et autres de même nature, il y a la vérité du publiciste qui pense, il y a la vérité de l'homme d'état qui agit, aussi vraies, aussi constantes l'une que l'autre ; l'une dans le rapport avec Dieu ou l'infini, l'autre dans le rapport avec la nature humaine, ou le fini... Vérité dans Dieu, vérité dans l'âme, vérifiée dans l'homme social. Rendons ces distinctions un peu métaphysiques plus sensibles par quelques exemples.

La république de Platon est vraie, tout autant que la constitution des Etats-Unis.

Jean Jacques Rousseau est vrai dans son contrat social ; mais on peu douter qu'il le fut dans la constitution qu'il essaya de faire pour la Pologne.

De même on peut dire qu'Emile est vrai ; mais le soi qui entreprend d'élever son fils absolument d'après le plan du philosophe de Genève, n'en fit, dit-on, qu'un imbecile, et ce devait-être.

Télémaque est vrai ; mais le prince de Machiavel l'est aussi, et ne l'est que trop.

M. de Lamartine est vrai, séraphiquement vrai, et M. Guizot ne l'est peut-être pas humainement moins.

Ces exemples, qu'on pourrait multiplier, doivent nous faire comprendre qu'on peut écrire d'excellentes choses en fait de morale publique ou de politique, mais que celui qui voudrait les réduire intégralement en pratique, sans égard aux temps, aux lieux, et à mille autres circonstances, commetttrait la même erreur que le jardinier qui exposerait aux ardeurs de la canicule le tendre germe de la plante naissante, qui demanda la tiède haleine du printemps. La science apprend au marin la route générale à suivre pour arriver d'un point de notre globe à un autre ; elle lui met la boussole en main, et lui montre l'étoile polaire. Ce n'est pas assez, cependant ; il faut que l'expérience et la pratique lui apprennent qu'ici la vague trompeuse cèle un recul ; que là les courants portent à la côte ; que plus loin s'avance un cap dangereux à doublez ; que sur tel et tel point il faudra se ratisser ; que en telle latitude et en telle saison régnent les vents alisés ou les moussons.

Ainsi en lisant les auteurs qui se sont laissés absorber dans la contemplation du vrai abstrait ou idéal, il y a deux dangers dont il faut également se garder : celui d'une prétention, et celui d'un enthousiasme, également irréflechi. Dans le premier cas, on rejette le flambeau qui doit éclairer sa marche dans la vie réelle ; dans le second on se laisse éblouir les yeux, et l'on court aveuglément se blesser contre l'impossible.

Napoléon, homme essentiellement pratique, détestait les Idéologues. Il eut doulement tort : il était coupable d'ingratitude, puisque